

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3067. — 60^e Année.

SAMEDI 30 SEPTEMBRE 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE GÉNÉRAL JOFFRE REÇU, SUR LE FRONT BELGE, PAR LE ROI ALBERT

L'activité du général Joffre est bien connue. L'œil du maître est partout. Point de jour que notre généralissime ne vienne, à l'improviste, visiter quelque point de l'immense ligne de bataille. Tout récemment, le général Joffre se rendait sur le front belge, où il était reçu par le roi Albert.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LEURS ARTISTES PARLENT

Les proverbes ne sont pas tous à dédaigner : celui qui nous enseigne qu'« on ne peut tout avoir », m'explique pourquoi les Allemands, si bien doués pour la grosse artillerie, manquent complètement du sens du ridicule, qualité moins bruyante qu'un 420, mais qui a pourtant bien aussi son utilité.

Bombarder est certainement une occupation intéressante : mais ce n'est pas tout dans la vie ; et puis ça n'a qu'un temps : quelque plaisir qu'on y trouve, on ne peut pas canonner toujours. Arrive une heure où il faut s'expliquer, donner ses raisons, justifier le goût qu'on manifeste pour les pièces lourdes et les obus géants : c'est ici qu'un certain tact serait indispensable, et c'est ici justement que les Teutons ne sont pas de force. Il est très facile de réduire à distance une cathédrale en gravois quand on possède les instruments nécessaires à cette opération ; la besogne est un peu plus ardue quand il s'agit de démontrer qu'on ne l'a entreprise que pour le plus grand bien de la science archéologique et uniquement dans l'intérêt de l'art.

C'est là qu'ils en arrivent actuellement ; le défilé est épineux ; mais ça n'est pas pour arrêter leur audace. Savez-vous où ils en sont ? Imaginez-vous ce qu'ils ont conçu ? — Non. Vous ne vous en doutez pas ; la chose est tellement inattendue et surprenante qu'elle ne pouvait germer que dans l'esprit d'un Boche.

Eh bien, je vais vous le révéler, mais tenez-vous, car la secousse sera violente : en présence de ces ruines de leur fabrication — *Made in Germany*, — les Allemands ont pensé que rien n'était plus élégant que de convoquer un congrès de guerre pour la sauvegarde des monuments situés dans les pays qu'ils occupent et sur le théâtre actuel de la guerre. On y appelait, à ce congrès, les représentants de l'Allemagne, de l'Autriche et sans doute aussi des Turcs et des Bulgares, qui, comme leurs fidèles alliés, s'entendent, ainsi que nul ne l'ignore, à la conservation des chefs-d'œuvre d'architecture ; et, pour que rien ne manquât à la solennité et au bon goût de cette invitation, c'est à Bruxelles que la docte assemblée devait se réunir sous les auspices du gouverneur allemand de la Belgique. Convier les plus éminents professionnels de la démolition à donner leur avis sur les soins pieux que mérite la conservation de basiliques qui n'existent plus et d'hôtels de ville réduits en tas de décombres, c'est une conception folâtre et qui n'aurait pas manqué de nous faire bien rire mise à la scène au temps où florissait l'opérette-bouffe du compositeur toqué.

Par malheur, le temps n'est pas positivement au burlesque, et c'est ce que n'a pas saisi un certain herr Paulus Clemen, qui, le 28 août 1915, en manière d'introduction à ce congrès, à tout jamais célèbre, développa, en une conférence, les ménagements que réclame un monument d'histoire ou d'art, et la façon dont la prévoyante Allemagne s'entend à en assurer la conservation. Je n'assistais pas à cette conférence, comme bien vous pensez ; mais elle a été, depuis lors, imprimée, répandue à profusion dans les pays neutres, et elle nous est connue par une excellente analyse et une non moins excellente réplique de M. Auguste Marguillier, dans le *Mercur de France* du 1^{er} juillet 1916. (Sur un plaidoyer allemand, réponse à M. P. Clemen.)

De sauvegarde, il n'est pas dit un mot dans ce factum du herr professor, — et pour cause. Comment, en effet, sauvegarder désormais ces belles et nobles choses qui, depuis leur contact avec la *Kultur*, ne sont plus bonnes qu'à empierrer des routes ou à servir de matériaux aux parapets des tranchées ? Néanmoins le mot est mis en vedette pour faire impression sur les esprits simples : l'Allemagne espère ainsi qu'il se trouvera des gens qui, n'ayant parcouru la brochure que superficiellement, diront : — « Qu'ils sont heureux ces Belges et ces Français du Nord, d'être tombés en si bonnes mains ! Ils possèdent des tas de merveilles dont ils ne soupçonnaient pas le prix : il a fallu que les Allemands vinssent pour leur en révéler la valeur et leur enseigner à protéger comme il convient ces inestimables legs du passé ! Ah !

ces Allemands ! Quelle prévoyance ! Quelle générosité ! Quelle organisation ! Quel génie ! »

De toutes façons, on peut conclure que, s'ils en sont à essayer de nous ingurgiter ces bourdes formidables, plus indigestes encore que leur pain de glands et que leur soupe à la sciure de frêne, c'est qu'ils voient approcher l'heure douloureuse de la note à payer et qu'ils tentent de prendre les airs innocents de quelqu'un qui ne sait pas ce qu'on lui reproche. Les pauvres gens ! Ils protestent maintenant que s'ils se sont résignés à certaines destructions, ce n'est que par contrainte et la mort dans l'âme. Quand ils se croyaient sûrs de la victoire, au début, quand ils piétinaient avec rage la Belgique, ils n'y mettaient pas tant de façons : à quelqu'un qui lui demandait, en août 1914, la raison de cette sauvagerie, le général von Disfurth répondait : — « L'Allemagne n'a rien à expliquer, rien à excuser ». Aujourd'hui ils ergotent... c'est bon signe.

Et quelle argumentation ! D'abord le Clemen fait timidement observer combien il est injuste et illogique de porter les destructions d'œuvres d'art au compte du Kaiser, lequel « a toujours manifesté une prédilection si vive, presque romantique, pour l'architecture du moyen âge, et que les Français eux-mêmes ont appris à considérer comme un *connaissanceur de marque* ». Voilà un diplôme allégrement décerné : le dit Kaiser étant surtout connu par l'édification du *Denkmal* de Leipzig, dont il est recommandé aux dames sur le point d'être mères de détourner leur vue, sous peine d'accidents, — par la restauration du château de Hohkœnigsbourg, en Alsace, où les balourdises archéologiques se comptent par le nombre de pierres ajoutées à la ruine fameuse — et par le portail de la cathédrale de Metz, son œuvre d'élection, que les vieux messins, — qui n'ont pas eu beaucoup d'occasions de rire depuis le 28 octobre 1870, — ne peuvent regarder sans se rouler, attendu que ce portail est fait pour servir de prétexte à une statue de l'empereur lui-même, sous les traits du prophète Isaïe. Je dois confesser que j'ignore absolument quel était le physique du prophète Isaïe ; mais de le voir là, sculpté dans la pierre, avec les moustaches retroussées au petit fer, c'est un des spectacles les plus désopilants qu'il soit donné à des yeux humains de contempler.

Donc, passons sur le goût si pur de Guillaume II et revenons aux « explications » du professor Clemen. Pour Louvain, expose-t-il avec le plus bel aplomb, c'est une attaque intempestive de *francs-tireurs* qui a occasionné le massacre et l'incendie. Toute la faute en retombe donc sur les Belges. Et puis, quoi ! Ou'a en somme perdu Louvain ? L'Université, l'antique collège Saint-Yves, la Collégiale, l'Ecole des Beaux-Arts, les nobles et pittoresques demeures des *xvi^e* et *xvii^e* siècles qui, sur la Grand'Place, faisaient la cour à l'Hôtel de Ville, plus seize cents maisons bourgeoises, à peine le huitième de la cité... La belle affaire ! Est-ce que ces quelques dégâts justifient tant de criaileries ? Il n'y a que des farouches *semeurs de haine* capables de présenter ces menus incidents de guerre comme des catastrophes et de les dénoncer au monde à l'égal de crimes sans nom, avec une indignation aussi factice que démesurée.

Quant à la cathédrale de Reims, le cas est comique, — oui, comique, — au dire du même Clemen. Voilà, en effet, une basilique que les Français connaissaient à peine, qu'ils laissaient tomber en ruines, pour laquelle ils ne manifestaient aucun attachement, aucune admiration, étant, comme chacun sait, des dégénérés, abrutis par la débauche, et incapables d'une sensation artistique. Un obus allemand effleure, par mégarde, l'une des tours du monument, et voilà ces mêmes Français pris soudain d'un violent amour pour cette cathédrale dont ils n'avaient jamais tant parlé : dans ces conditions, l'explosion de douleur de tout le pays et les grandiloquentes protestations du gouvernement de la République ne semblent-elles pas bien peu sincères ? Au vrai, ils savaient bien ce qu'ils faisaient en jouant de cette fanfare ; ils tentaient de soulever le monde contre la douce Allemagne, aussi innocente en cette affaire-là qu'en celle de Louvain ; car ce n'est pas du tout le bombardement qui est cause de la destruction de la merveille : le malencontreux

obus a mis le feu à un échafaudage élevé contre la façade, et tout le dommage vient de là : si les Français n'avaient pas construit maladroitement cet échafaudage inopportun pour simuler de s'intéresser à cette vieille église qu'ils n'étaient pas en mesure d'apprécier, mais dont les artistes allemands, entre autres M. Vöge, ont seuls compris la valeur, rien de mal ne serait arrivé. Encore y a-t-il vraiment dommage ? L'obus, — toujours le même, — a été lancé par les canonnières allemandes d'une façon si intelligente qu'il a, il est vrai, enlevé la tête d'un saint niché dans le portail ; mais c'était justement une statue de saint Denis, lequel ayant été, suivant la tradition, décapité, se trouve être maintenant, par suite de cet heureux accident, beaucoup plus ressemblant qu'avant la caresse du projectile.

Herr Clemen ne s'émeut pas pour quelques sculptures effritées, pour quelques effigies de rois ou de saints tombées en poussière. On la refait la cathédrale de Reims, voilà tout. On pourra même s'adresser, pour cela, à l'Allemagne qui, ainsi que le disait le manifeste des intellectuels, « a le droit de détruire ayant la puissance de créer ». Elle fournirait, à nos architectes obtus des statues de saints en béton aggloméré et des gargouilles gothiques en bitume à tant la douzaine, toutes patinées et de pur style, garanties vingt ans, de quoi garnir cent basiliques de même taille. Ça ne les effraie pas, les architectes d'outre-Rhin, de refaire des statues du moyen âge et de restituer le sourire de Reims ! Allez donc faire comprendre à ces gens-là l'âme discrète des choses, le rayonnement moral des vieux monuments sous les voûtes desquels se sont exhalés, durant des siècles, l'adoration, le respect et la terreur de millions d'êtres ; leur granit, saturé de prières, épanche son trop plein sur les plus sceptiques et impose aux plus indifférents une vénération irrésistible. Mais à des impressions si délicates les Allemands demeurent réfractaires : décidément ce sont des brutes. Il semble que, après nous avoir, durant quarante ans, rebattu les oreilles de la perfection de leur kultur, ils emploient aujourd'hui tous leurs efforts à bien nous prouver leur sauvagerie. Herr Clemen, tout imbu qu'il soit de ses connaissances archéologiques, nous montre, en les étalant avec une sérénité pesante, qu'il ignore complètement ce qu'est l'émotion causée en une âme d'artiste à l'aspect d'un monument consacré par l'histoire, le temps et l'admiration des générations successives. Ça ne lui dit rien, à cet homme ; pourvu qu'une bâtisse soit solide et prête à dissertations, c'est tout ce qu'il exige, en pur boche qu'il est ; et je préfère à son apitoiement de commande, la fruste franchise d'un autre Allemand, canonnière par vocation, qui eut la joie de prendre pour cible le beffroi d'Ypres et qui a conté, dans la *Kriegszeitung der Vierten Armée* (gazette de guerre de la quatrième armée) la joie sans mélange que cet exercice de tir lui a procurée. Vous savez que les admirables halles d'Ypres étaient surmontées d'une prodigieuse tour carrée, brodée de sculptures et de statues, hérissée de clochetons, au pied de laquelle tout passant qui n'était pas un rustre s'arrêtait médusé de saisissement et de respect. On l'apercevait, de tous les points de la région, debout à l'horizon de la plaine, comme un rêve lointain. Or voici les réflexions inspirées par cette merveille à ce séide de Krupp : — « Le major prit la décision d'abattre la tour ; c'était là une aubaine exceptionnelle pour le commandant des gros mortiers... Voilà la pièce chargée ; le premier obus file sur Ypres. Des secondes se passent, puis vint un bruit sourd : le but est touché... Les rectifications de tir furent alors déterminées, et dès le quatrième coup la base de la tour était atteinte. Le bâtiment entier tressaillit. Alors les coups se précipitèrent. Le huitième coup atteignit exactement la plate-forme de droite. Un violent nuage de poussière et de fumée couvrit le bâtiment tout entier... Au seizième coup la tour s'abattit ; les ruines furent lancées dans les airs de toutes parts... »

En voilà un, du moins, qui s'est bien amusé ; et je pense qu'on n'aura pas manqué d'inviter cet artilleur satisfait au Congrès tenu à Bruxelles pour assurer la sauvegarde des monuments historiques dans les pays que la Germania tient actuellement sous sa botte.

G. LENOTRE.

IMPRESSIONS DE GUERRE

CRÉPUSCULE D'HOPITAL

Avec des trilles monstrueux les torpilles au gros ventre cruel, que soutiennent dans l'air leurs ailettes, s'abattent voracement sur la tranchée. On se tapit contre la paroi du poste d'écoute, on se fait tout petit, non sans se hausser fréquemment jusqu'au créneau par lequel il est nécessaire de surveiller l'ennemi. Au frémissement de leur vol, on pressent la direction des rapaces. Et ce sont des minutes singulièrement aiguës que celles où l'instinct de vie cherche à déterminer leur chute. On a souvent l'impression bizarre que le crâne s'aplatit de lui-même en prévision du choc... Voici une torpille qui fonce droit! D'abord, sournoise, elle semblait tourner de loin une vrille... Puis la route stridente qu'elle s'ouvre s'élargit violemment. Un instant c'est un tourbillon fou. Chacun s'efface et se moule à la terre... Et puis l'on s'annihile dans le fracas...

Cinq hommes se sont effondrés. Quatre demeurent sur le sol, broyés. Le brigadier se relève, chancelle, va rouler un peu plus loin, se retrouve encore debout. Il profère des mots vagues. Le sang coule des bords de son casque. Sa jambe aussi saigne. L'officier lui propose de le faire emporter. Alors il reprend ses esprits pour ne pas accepter les bras qui se tendent et déclare qu'il marchera, ce qu'il fait jusqu'au poste de secours en s'appuyant sur un camarade.

Nous l'avons revu à l'hôpital le plus proche de nos lignes. C'est un simple baraquement aménagé avec des soins infinis. Des allées nettes, des gazons comme des tapis entourent les salles. Au dedans, tout est blanc, même la lumière. Les lits ne forment que deux rangées de blancheurs plus denses. La propreté, l'absolue propreté qui règne donne ici une impression morale, une impression rituelle. On éprouve qu'il est besoin de silence. On est presque gêné d'avancer. On cherche à faire le moins de gestes possibles de peur de fatiguer d'une démarche trop vive ces lents regards entre lesquels on défile. Car on ne voit guère que des regards de ces blessés tout enveloppés de blancheur... Et tous n'ont pas des regards : il y en a qui n'en auront jamais plus et dont le menton seul, hérissé de piquants de barbe, sort des linges. Leurs yeux, nous dit-on, ne sont que des plaies. Leurs mains sur la couverture ont déjà des tâtonnements d'aveugles. Dans la clarté qui les environne et ne les atteint plus, ils demeurent ensorcelés par la nuit. Il y en a que l'on prend pour des morts. Il paraît qu'ils vivent. Notre blessé repose, la tête bandée, le visage livide et boursofflé. On vient de lui extraire un éclat de la boîte crânienne. Ses chances de réchapper sont

minimes. On a demandé en hâte pour lui la médaille militaire qui doit être apportée par un officier du quartier-général. Quelqu'un s'approche : « Eh bien, mon petit, ça va mieux ? » Pas de réponse. Les yeux restent clos. Pourtant il faudrait le prévenir, lui donner conscience de cette suprême joie d'honneur qu'on lui prépare. Le médecin le touche à l'épaule, essaie de lui relever la tête qui a glissé au bas du traversin et n'obtient qu'un gémissement sourd. Les yeux demeurent toujours clos. N'abusons pas de ses forces. Tout à l'heure, au moment de le décorer, on lui fera une piqûre. Vivra-t-il jusqu'à l'arrivée du messager ? C'est notre angoisse.

Il mériterait de ne pas s'en aller sans cet orgueil, non seulement parce qu'il va être de « ceux qui pieusement sont morts pour la patrie », mais parce qu'il n'est pas un soldat quelconque, touché — au hasard — de la mort immortelle ! Il a marqué sa place. Qui sait si, dans l'assoupissement d'agonie, au fond duquel il semble se retrancher des vivants, il ne voit pas repasser, devant son âme presque déliée, ses beaux souvenirs de guerre ?... Voici, du temps de la retraite vers la Marne, ces quelques cavaliers placés en observation au coin d'un bois. Le régiment bivouaque en arrière. La nuit vient. Avec les ombres s'approchent les ennemis pour tourner la position. Quelqu'un galope avertir le régiment. Les autres, n'ayant pas reçu l'ordre de rallier, continuent de guetter la progression adverse. Cet ordre n'arrive pas, n'a sans doute pu arriver. L'ennemi avance. Le petit poste, cherchant à se rapprocher de sa base, trouve les communications rompues. Tout le bois est entouré d'ennemis. Ils ont beau être cernés, ces Français ne veulent pas se rendre. Contraints d'abandonner leurs chevaux, ils se tapissent dans la brousse, laissent passer la vague de poursuite. La nuit suivante, ils gagnent une ferme. Leurs compatriotes envahis leur donnent des vêtements de paysan et font disparaître leurs uniformes. Les voilà qui errent en pleine occupation ennemie, à la fois avisés et hardis, cherchant à tout prix à regagner la France, à reprendre leur place de soldat.

C'est le petit brigadier mourant qui a fait de ces énergies un faisceau, qui a soutenu les courages, conçu les ruses, pris ou suggéré les initiatives, qui est parvenu à faire subsister des semaines ces héroïques vagabonds et à rentrer enfin avec ceux qui avaient eu confiance en lui jusqu'au bout par la frontière de Hollande ! Que de fois ils ont été sur le point d'être capturés, d'être livrés par des hôtes suspects ! Que de distances parcourues en rampant avec une lenteur de chenilles ! Que d'heures, que de jours passés à l'abri d'une haie ou dans la boue d'un fossé à retenir leur souffle ! Mais ces fièvres, ces anxiétés, cet espoir toujours

tendu, cette force morale et physique, cette volonté, ces trances, c'était la vie ! Il a suffi d'un éclat de torpille pour en briser le ressort alors que toutes les embûches dressées sur les pas du fugitif n'avaient pu en venir à bout ! Tel est ce moribond à la respiration lente qui a voulu regagner son poste de combat, son poste mortel. Si elles passent devant sa pensée, les visions qui nous hantent, ce doit être parmi des paysages fuyants qu'éclaire un soleil lointain de l'autre côté d'un brouillard... Lui restait-il la force de regretter la libre ardeur qu'il promenait à travers les dangers ? On ne le dirait guère. Il a l'air épuisé, anéanti, infiniment plus, sans doute, qu'aux heures où, traqué, après des jours sans pain, il se laissait choir au creux des buissons. Sa petite main énergique s'est détendue en un geste de défaite. On dirait qu'il s'affaiblit encore. Arrivera-t-elle à temps, cette médaille ?

Est-il possible d'échapper ainsi à cette atmosphère protectrice, à cette douce lumière, à tant de sollicitude ? Des bandelettes si nettes, si blanches enroulent si adroitement cette tête malade que la vie n'en devrait pouvoir sortir. On a écarté de cette vie toute espèce d'effort. On ne lui demande que de rester là sur la couche, réduite à un filet de souffle. Capricieuse, déconcertante, l'impalpable vie s'affirme, s'épanouit, robuste, créant des gestes, des actions, des œuvres, faisant et dé faisant d'autres vies et puis se rétracte, se tait, boude aux sollicitations les plus savantes, se plait parfois à prolonger dédaigneusement l'espoir qu'on met en elle, enfin semble avoir assez qu'on la flatte et s'en va ! De quelle ardente volonté ne cherchons-nous pas à la retenir en ce corps qu'appesantit un sommeil sinistre !... Et la médaille qui n'arrive pas ! Le médecin compte les minutes. L'agonisant seul paraît indifférent. Ayant sans doute trop souffert, en sa lucidité, des progrès de cette lésion du cerveau, peut-être se plaît-il à s'enfoncer dans l'oubli. Les voisins de lit regardent le camarade comme malgré eux, avec malaise, fatigués d'attendre une cérémonie qu'ils aimeraient mieux ne pas voir. L'espoir diminue goutte à goutte. Dans quelles régions intermédiaires entre la mort et la vie, dans quelle zone de contemplation atténuée ou subtile, dans quelles steppes de la conscience erre cette âme humaine ?

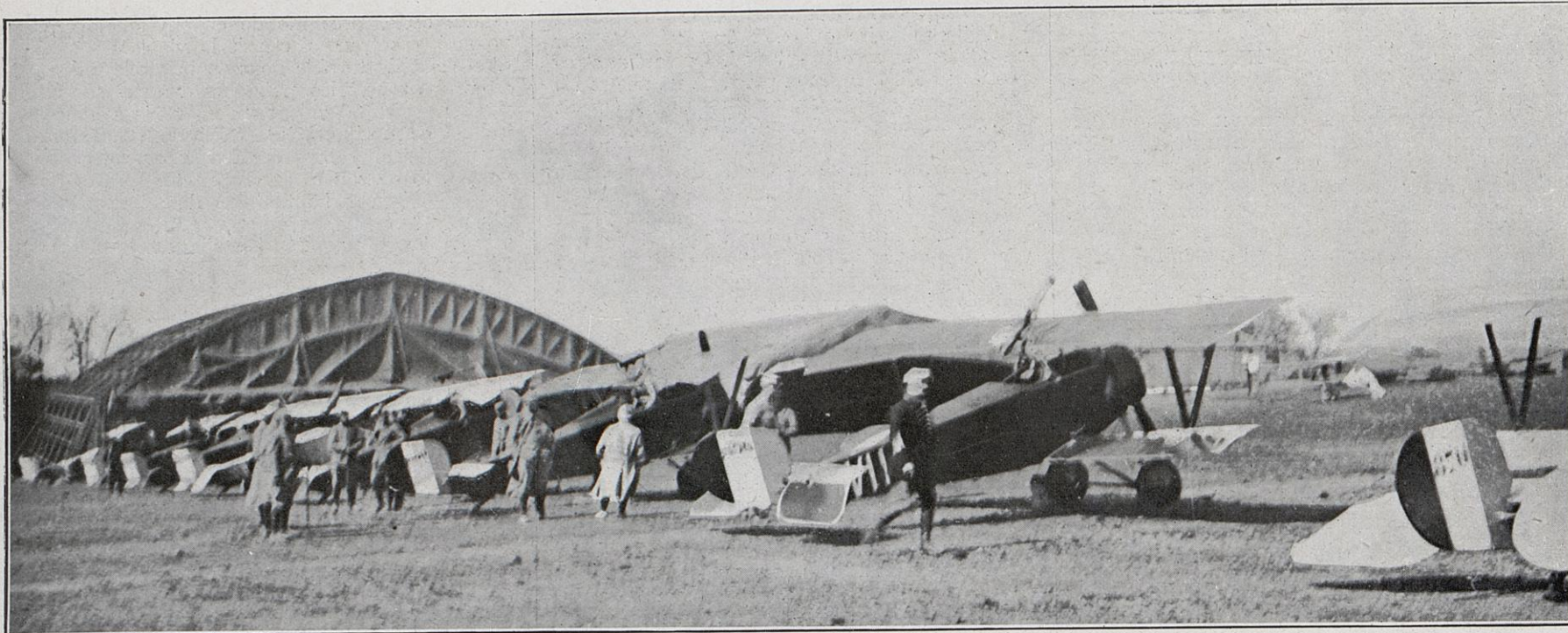
... Voici l'officier du quartier-général. Tout est essayé pour ranimer le moribond, pour l'éclairer d'une fierté suprême. Il est trop loin vers l'infini ! Il reçoit la médaille dans une ignorance auguste, comme un enfant royal qu'on décore au berceau. Il gémît seulement quand on lui redresse la tête et meurt, les yeux obstinément clos, sans avoir compris...

Septembre 1916.

LÉBAN.



LES PRISONNIERS FAITS SUR LA SOMME PAR LES TROUPES FRANCO-BRITANNIQUES. — Aux termes de notre communiqué de samedi dernier, 55.800 prisonniers ont été faits par les troupes franco-britanniques depuis le début de l'offensive sur la Somme jusqu'au 18 septembre. Voici, rassemblés à l'arrière de nos lignes, quelques-uns des 34.050 prisonniers que nos troupes firent pour leur compte. (Document de la Section photographique de l'Armée.)



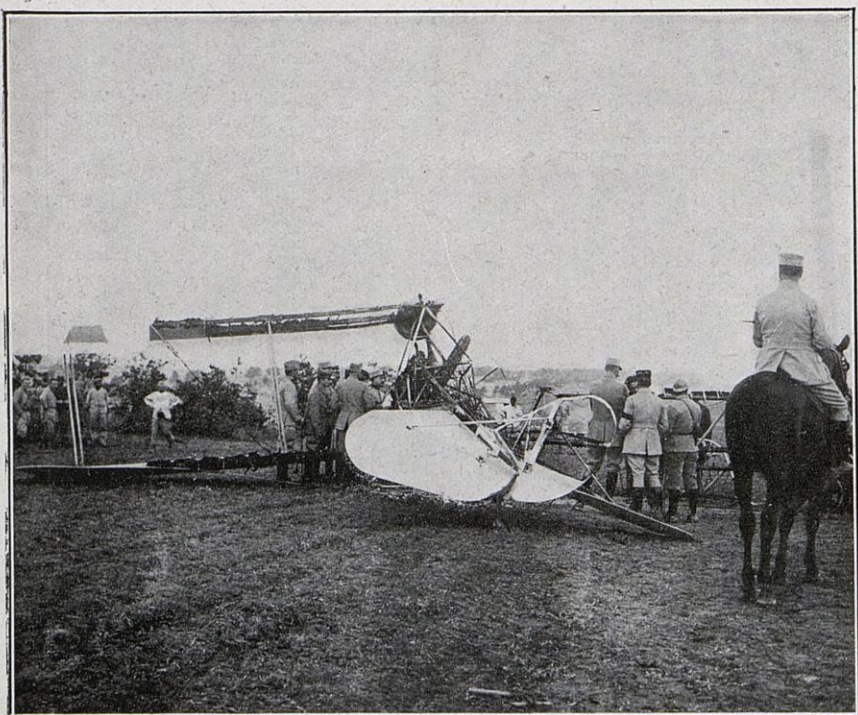
DANS LA SOMME. — Le centre d'une escadrille de chasse. Nos appareils s'appêtant à prendre leur vol.



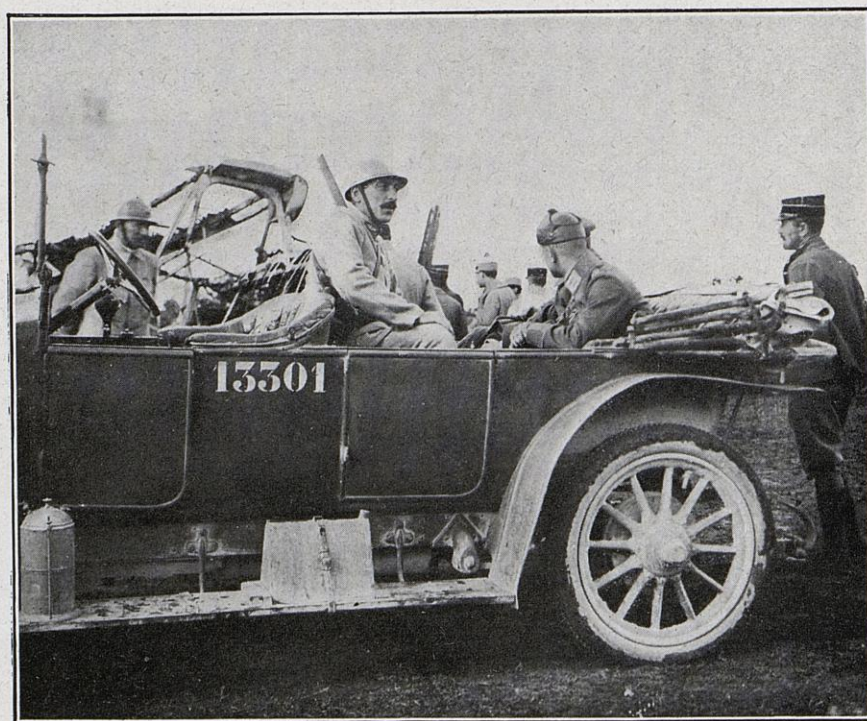
DANS LA SOMME. — Le général Joffre félicitant l'adjudant aviateur Dorme.



Le sous-lieutenant Nungesser après l'un de ses plus récents exploits.



AUX ENVIRONS DE VERDUN. — Un avion allemand vient d'être abattu; les aviateurs qui le montaient ont réussi à incendier en partie leur appareil avant d'être capturés. Ils sont ramenés en auto à l'arrière pour y être interrogés.



LES EXPLOITS DE NOS ESCADRILLES DE CHASSE



UNE ÉQUIPE D'« AS ». — Vingt-neuf batailles sur le front de la Somme, vingt-cinq appareils ennemis abattus : tel était l'impressionnant tableau de nos escadrilles de chasse pour la seule journée du 23 septembre ! Pour sa part, le sous-lieutenant Guynemer abattait ses 17^e et 18^e avions. Voici le jeune aviateur entouré de ses camarades qui, tous, se recommandent, comme lui, par leur extrême jeunesse. *De gauche à droite* : le sous-lieutenant Guynemer, le lieutenant , l'adjudant , le sous-lieutenant .

(Document de la Section photographique de l'Armée.)

NOUS TENONS LA MAÎTRISE DE L'AIR

Si les hauts faits multipliés de nos pilotes ne proclamaient pas, quotidiennement et glorieusement, leur supériorité sur les aviateurs ennemis, il suffirait, pour l'affirmer, de la recommandation du gouvernement allemand, réduit par les exploits stupéfiants de nos « as », à prêcher la prudence à ses pilotes qu'il engage à « ne pas exposer leurs appareils ». Notre aviation est

bien, actuellement, « l'arme française » par excellence, et l'honneur de la maîtrise des airs qu'elle a définitivement conquise revient à cette phalange toujours croissante d'héroïques jeunes hommes qui, de leur propre gré, ont accompli des prodiges que l'on n'eût pas osé attendre d'eux. En un seul jour, cinquante-six combats aériens ont été livrés, au cours de l'un desquels l'intrépide sous-lieutenant Guynemer a abattu son dix-septième et son dix-huitième avions. D'autre part, ayant accompli un

raid de huit cents kilomètres, le capitaine de Beauchamp et le lieutenant Daucourt ont jeté douze bombes sur les usines Krupp, à Essen, après quoi ils sont rentrés indemnes à leur camp.

Les établissements militaires de Ludwigshafen (Palatinat), et une usine de Mannheim, sur le Rhin, ont été bombardés par l'adjudant Baron.

Si l'on ajoute au tableau la destruction et la capture de deux des zeppelins qui visaient Londres, il faut convenir que la semaine a été bonne,

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — De la Bretagne au Quercy, des côtes de granit aux vertes montagnes mêlées de causses qui vont du Languedoc à l'Auvergne, du Limousin au Périgord, quelques jours, quelques heures de voyage, — Paris traversé, — une nuit en chemin de fer et de tous autres horizons. Mais une parenté dans le silence, dans la perpétuation des choses. Une fidélité, un attachement aux vestiges, poussé parfois jusqu'à une sorte de fatalisme oriental, l'à quoi bon, de ceux qui continuent à vivre dans la demeure dont le toit s'effondre, dont les vitres sont brisées, et semblent, bientôt, n'habiter plus qu'au milieu d'éboulis informes.

Ni usines, ni fabriques d'aucune sorte. Les hautes cheminées, ici, sont inconnues. Une maison n'est jamais dominée par autre chose que son pigeonnier, qui fait corps avec elle et lui donne assez facilement des airs de gentil-homme. On pense aux cadets de Gascogne, à cette noblesse en vérité fort nombreuse, qui pullulait ici, et fort misérablement, mais conservait cependant le panache que lui a rendu, en l'exagérant, ainsi que la poésie l'exige, M. Rostand, dans *Cyrano*. Mais ces cadets-ci étaient déjà plus haut perchés dans la montagne. Souvent même, je suppose, à voir les vestiges de certaines demeures fortifiées, qu'il devait leur avoir poussé des plumes d'épervier à défaut de plumes d'aigle.

Depuis une dizaine d'années, M. Henri Lavedan s'est fixé là, pour la belle saison. Sur le point le plus haut perché d'un panorama splendide, où l'on imagine encore, sans y être gêné par aucun apport contemporain, les luttes acharnées de jadis, les rivalités de tourelle à tour, le sang versé et, quand même, une tendance très marquée pour une certaine culture, un sens de l'art que venaient fertiliser des équipes d'artistes montées d'Italie et s'arrêtant ici, sur le chemin de Paris et de la Touraine.

Loubressac est un de ces châteaux où l'on trouve, parfaitement assemblées et fondues, ces tendances à la lutte, créées par la nécessité de se défendre contre l'inconnu — ou le voisin — et le sentiment d'avoir la possibilité de lui chercher querelle..., tout en ne se refusant point, après les chaudes escarmouches, des heures d'intimité studieuse et embellie.

Le goût de l'écrivain, la merveilleuse ingéniosité de l'auteur dramatique et du metteur en scène, — un sens tout à fait exceptionnel de ce qui est sans alliage, dont la provenance est indiscutable, et ce flair, ce que dans le langage du « bibelot » on appelle le nez, qui ne s'acquiert point, — ont fait de Loubressac, non seulement une demeure, mais une collection, non seulement une collection, mais dix, juxtaposées, un musée, dans lequel la vie quotidienne prend au Passé des nuances, selon la chambre. Ici, les souvenirs, les portraits de l'époque révolutionnaire suggèrent des similitudes de personnages, des rapprochements entre des hommes d'aujourd'hui et d'alors... Ailleurs, le connétable de Lesdiguières ou le borgne Maugiron évoquent des tournois, une guerre à cuirasses et passementeries, plumes et galanteries, qui fait paraître plus brutale, infernale, sauvage, celle d'à présent.

On ne saurait imaginer d'autre demeure à l'auteur du *Duel* et de *Servir*, de *Sire* et de la *Chienne du Roi*, au collaborateur de M. G. Lenôtre, dans *Varenne*. Pour méditer sur ce temps-ci, pour voir l'ensemble des heures présentes, les grandes heures, aucun observatoire, aucune chartreuse ne sauraient être plus appropriés...

Ses *Grandes Heures*, sa *Famille Française*, ses *Dialogues de Guerre*, c'est en partie ici qu'il les écrivit, depuis plus de vingt-cinq mois. Mais la grande solitude, les espaces qui ne semblent peuplés que par des génies inconnus, que l'on suppose indifférents aux tressaillements qui nous secouent, ne laissent rien ignorer de tout ce qui rend les cœurs frémissants et exalte les âmes. Nulle part on ne saurait plus être éloigné de rien, et jamais moins que depuis deux ans. Nos demeures sont toutes, pour ainsi dire, munies de télégraphie sans fil. Nous possédons des antennes d'une sensibilité extrême. Les nouvelles se savent, on ne sait trop comment, mais elles se savent, on pourrait dire avant même que le facteur ne soit venu,

... Sur une table, dans le cabinet de travail, une petite brochure, de format réduit, mince et blanche, qui porte en bleu l'image de la Cavalière sainte, que tous les Français honorent aujourd'hui.

— Mon dernier « livre », dit mon hôte, en souriant, et il me tend le petit ouvrage, sur la couverture duquel je lis : *Les yeux levés vers Jeanne d'Arc*, par Henri Lavedan, de l'Académie Française, à l'Art Catholique... Une de ces plaquettes où d'intelligents efforts tentent de rénover un art qui s'est commercialisé, au delà des limites soupçonnables et qui, après avoir donné la mesure du génie dans toutes ses formes, n'appartient plus qu'aux manœuvres et aux bas praticiens. M. Rouart s'est mis à la tête d'une entreprise que notre époque ardente, magnifique, doit favoriser. C'est au paroxysme des luttes, pendant les périodes guerrières les plus troublées, que l'art est monté aux sommets les plus hauts, s'est élevé dans l'atmosphère la plus pure, la plus saturée d'idéal, comme si, pour échapper aux tourmentes environnantes, l'homme avait besoin de trouver auprès de lui plus d'immatérialité, de suavité, de noblesse et de grâce. Peut-être sortirons-nous enfin de ces chemins — de ces ornières — où l'art religieux s'est enlisé.

J'ouvre au hasard, le petit livre... « Les miracles en France durent plus longtemps qu'ailleurs... » Paroles jaillies des lèvres de la vérité et qui rendent confiants.

Dans le cadre de la fenêtre, l'horizon avec sa verte apreté, ses formes que l'activité et les besoins de l'homme n'ont point changées, semble sorti des pages d'un missel. On y évoque la chevauchée des gens d'armes d'autrefois, à peu de chose près pareils aux nôtres, coiffés de la bourguignotte et guêtrés de cuir... J'imagine au-devant d'eux la *Cavalière divine*, tenant cet étendard qu'elle « aimait quarante fois plus que son épée » et marchant à la poursuite d'un ennemi en déroute... « Les miracles en France durent plus longtemps qu'ailleurs... »

* *

MERCREDI. — *Sept heures et demie du soir.* — Crépuscule. Nous remontons le chemin, à flanc de coteau, d'où la vue domine ces vallées qui font penser aux lointaines époques de formation, quand l'immensité rapide des eaux se retirait, livrant au soleil, à la fertilisation, aux grandes familles humaines qui allaient surgir, des continents, pour la possession desquels les hommes s'entr'égorgèrent.

Ce tourbillonnement des âges effacés de toute mémoire, les montagnes ne cessent point de l'évoquer. Aucun crépuscule, pareil à celui-ci, dont la mélancolique et roussâtre splendeur s'enlève dans l'âme à l'égal d'une divine symphonie, qui n'en soit traversé. Les yeux voient les mille tapis des champs juxtaposés; ils devinent, aux lignes plus vertes des peupliers ou des saules, le cours invisible des ruisseaux, et s'arrêtent au fragment courbe de miroir brisé que le coude de la rivière place sur l'émeraude d'une prairie. La jeunesse de l'automne se plaît à y donner l'illusion du printemps. Mais, dans l'esprit, que torture un impitoyable besoin de remonter au delà du présent, glissent des remous d'eaux glaciales, tandis que l'oreille suppose le fracas des vagues retombantes, au-dessus desquelles, alors, les flancs sublimes d'aucun vaisseau n'avaient glissé.

Des feux d'herbes brûlées rayent le paysage, transversalement, d'une moite fumée. On dirait, un instant, que le peintre qui déroule pour nous la splendeur de ce tableau où les sommets de trois départements se relient, vient de vernir sa toile avec le sang d'une grenade mûre.

Le long d'un sentier que nous dominons un troupeau passe. Des bœufs tirent dans la creusée d'un chemin raboteux un char que le regain du foin emplit... Toutes sortes de parfums montent de la terre dans la nuit qui tombe... Soudain, nous nous sommes arrêtés. Au fond de la vallée, du côté d'un hameau appelé Segonzac, une sorte de chant, de lambeau fait de voix humaines, a flotté dans l'air. Attentifs, nous guettons qu'une nouvelle traversée de ces voix dans le soir nous renseigne... Une seconde bouffée chargée de sonorités vient mourir à nos oreilles, comme ces bulles qu'on voit s'ouvrir à la surface d'une eau morte... Puis le chant s'établit; un chœur à trois

voix, mélodieux et rude, sauvage et religieux à la fois... L'immensité l'enveloppe, le balance, le rapproche de nous, l'éloigne, capricieusement. Mais les stances en sont si fortement martelées que, même alors qu'une spirale des ondes aériennes nous prive de ce rythme lancé par des voix d'hommes, l'ouïe croit encore le saisir.

A gauche, au fond des horizons, les deux tours de Turenne disparaissent; en bas, dans la vapeur qui s'élève au-dessus de la Dordogne, l'imposante masse de Castelnau, qui fut aux Luynes, sous Richelieu, s'estompée... Mais le visage de la nuit n'en paraît pas moins féodal, dans l'ombre des forteresses carrées de Saint-Céré et des tours de Montal. Des claquements d'armures se réveillent encore sur ce pays que les Normands attinrent, quand le vent souffle, la nuit... Le concert des voix qui montent à nous paraît s'envoler de ce passé fumeux et tout marbré de sang.

... A quelque silence plus marqué de l'air nous avons distingué deux ou trois mots, qui sont de l'allemand, à ne pas s'y tromper.

Ce sont vingt prisonniers employés dans le jour aux travaux de la terre et à la réfection des routes, qui se sont mis à chanter, gravement.

Quelles évocations sur ce vaste panorama, au pied duquel, à quelques kilomètres d'ici, vécut Fénelon... La sérénité, la majesté du crépuscule et du lieu en sont tout à la fois troublées et assérénées. Si ce chant évoque l'ennemi odieux qui dévaste, pille, viole, le nord de la France, il n'en est pas moins lancé par des prisonniers, dont le nombre grandit chaque jour...

Sa tristesse martelée raconte leur désespoir. Ils ne sont que vingt, qui chantent entre les bras de la nuit. Nous en entendons cent mille. Leurs regrets nous deviennent doux; nous en respirons furieusement la saveur. Les foyers absents qu'ils imaginent, nous montrent ceux qu'ils ont dévastés; le seuil qu'ils évoquent, ailleurs, ils l'ont profané...

La douce nuit, le beau crépuscule odorant de raisins de France, de terre récoltée qui va dormir jusqu'aux semailles... Il semble que ce chant la doive féconder. Et, quand les invisibles et sauvages chanteurs se sont tus, impulsivement nous avons soupilé : Encore !

* *

VENDREDI. — *La gare de Limoges.* — Un long train sombre, entre d'autres trains à quai. Les flancs de la locomotive sont décorés de feuillage de chêne que le vent et l'ardeur de la course n'ont point flétri. Aux portières, à toutes les ouvertures, des visages juvéniles dans du bleu, ce bleu clair, d'abord si joyeux, si frais, puis que l'usage verdit et nuance, et rend pareil à certaines pierres éternelles des cathédrales.

Coiffés du bonnet de police, les bleuets gagnent, sinon les premières lignes du front, du moins l'arrière le plus immédiat, d'où ils seront dirigés ensuite vers les tranchées... Un drapeau sans hampe flotte à un store. Sous le bonnet de police, les visages sont joyeux. Le train s'est à peine arrêté que les petits soldats se sont précipités à terre. Il semblerait qu'ils se soient donné le mot pour courir à l'éventaire de la marchande de journaux et de livres. En un instant, les casiers de cartes postales sont vidés et, à même le mur noir de la gare, à plat, tout appuyés, les coudes levés, les grands enfants d'hier se sont mis à griffonner un mot au crayon. Le premier, en route pour le front, qu'on envoie à la famille, à un ami, avec l'impression qu'on est un homme, décidément...

... En route pour le front... Ils ne sont encore qu'à Limoges, mais dans quelques jours...

Les voyageurs leur adressent des sourires. Les mères ne peuvent détacher les yeux de cette longue frise qu'ils forment, si appliqués à écrire contre les bâtiments... Ils vont à la file jeter la carte dans la boîte, puis reviennent vers le train décoré de feuillage... Quelques-uns s'arrêtent pour acheter... un pain. Les voyages forment la jeunesse; ils lui creusent aussi l'estomac...

... Et, tout à l'heure, le train s'éloignera dans un long hourvari, un grand remuement bleu, qui met une larme sur certains yeux, et fait sourire, les convalescents qui longent le quai, appuyés sur des béquilles, ou les poilus en permission.

ALBERT FLAMENT.

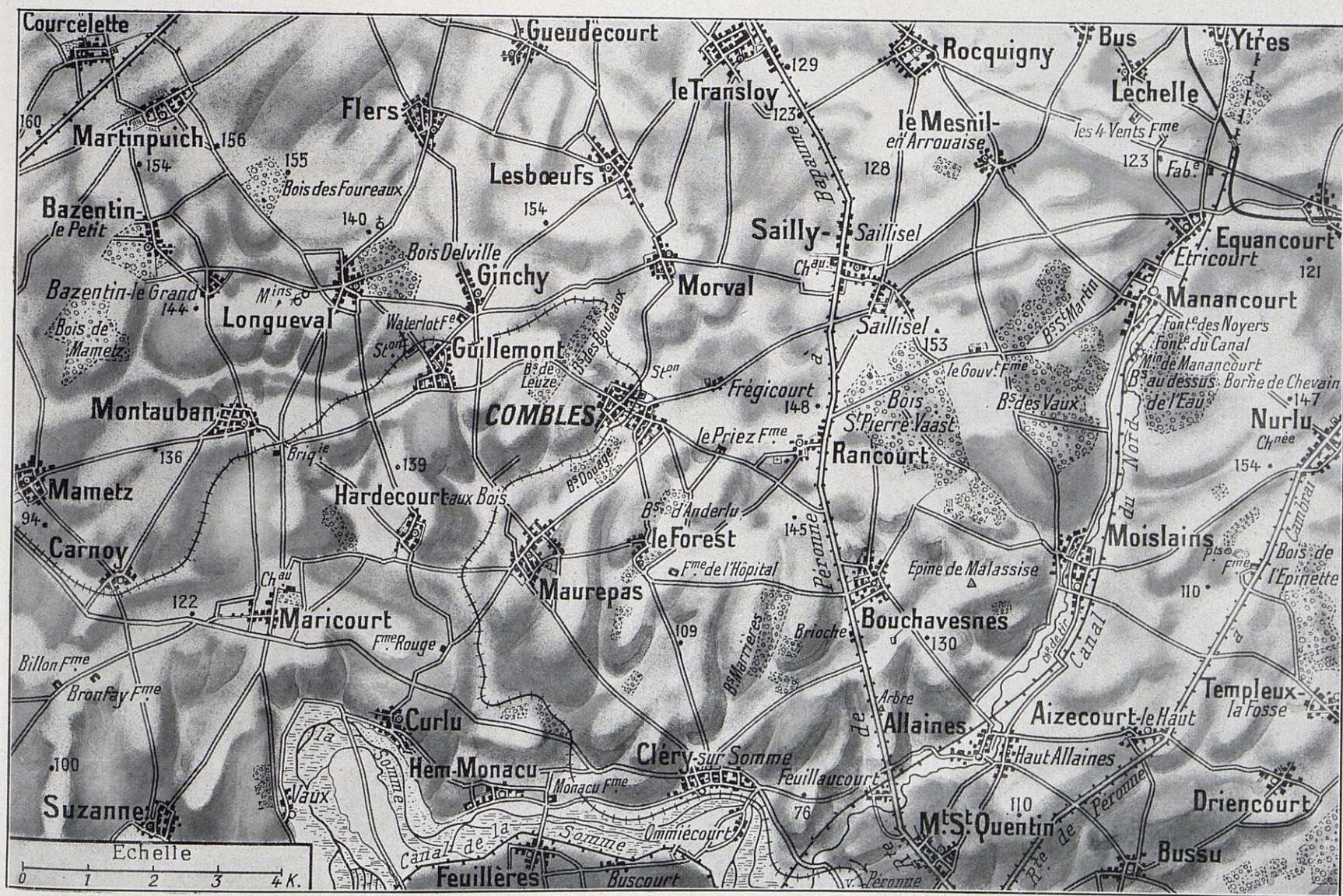
(Reproduction et traduction réservées.)



A POZIÈRES. — Une habitante est demeurée dans les décombres de sa maison.



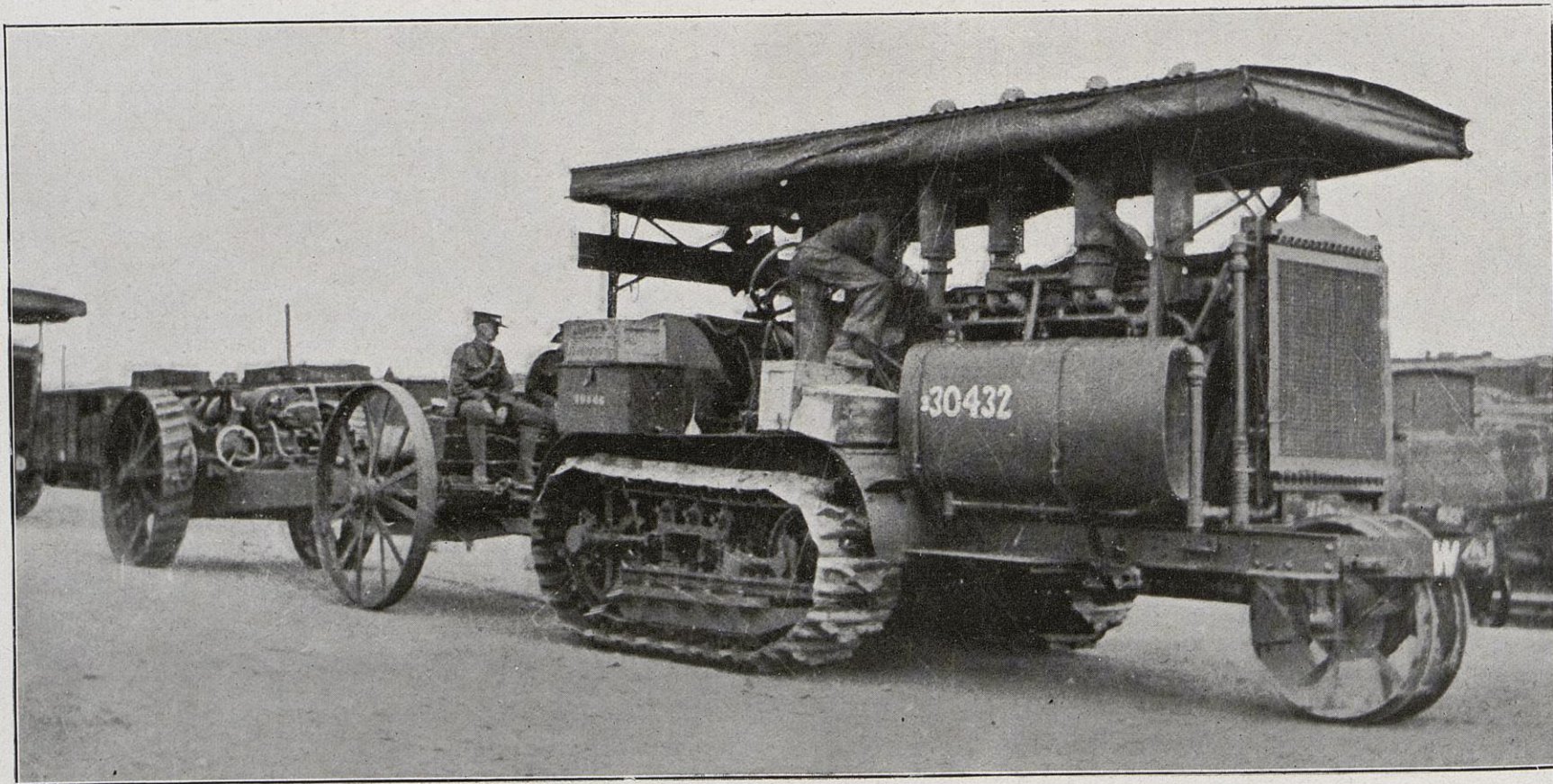
SUR NOTRE FRONT DE LA SOMME. — Un impressionnant dépôt d'obus.



COMBLÈS CONQUIS ET PÉRONNE ENVELOPPÉE. — Une à une, les positions ennemies qui entourent Comblès et Péronne, sont tombées ou tombent aux mains des Alliés. La prise des deux villages de Lesbœufs et de Morval, par les troupes britanniques est venue précipiter la chute de Comblès qui, débordé, au nord et au sud, de près de deux kilomètres, fut brillamment enlevé par les troupes franco-britanniques. La situation de Péronne, au bas du mont Saint-Quentin — vers lequel nous avançons — n'est pas moins précaire, les routes par où se ravitaillait cette ville étant en notre possession ou menacées par nous. Nos troupes ont, notamment, atteint la route de Béthune à Péronne; quant à celle qui va à Cambrai, elle est sous le feu de la droite française, qui s'étend de l'est de Bouchavesnes à la Somme.



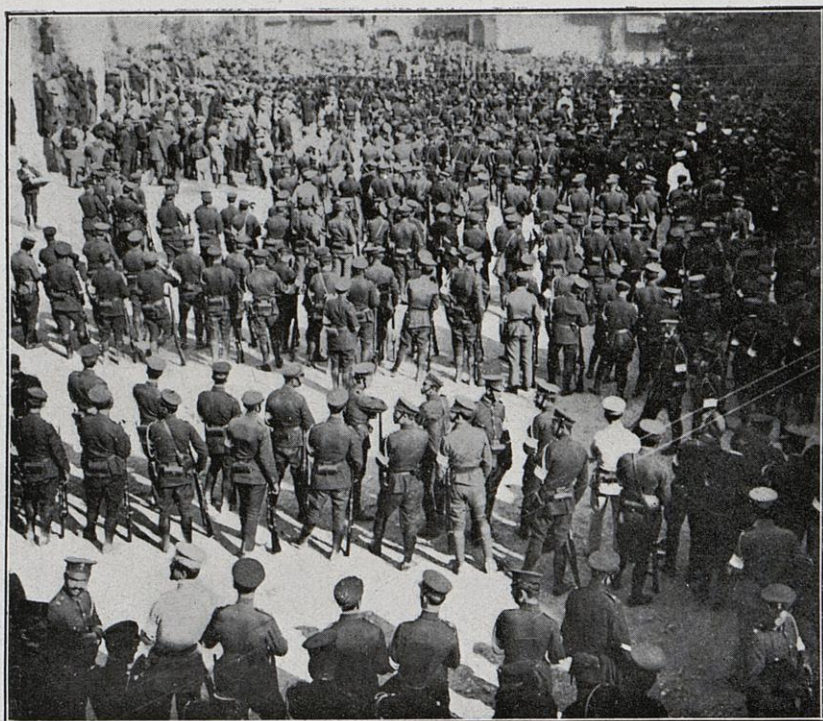
M. ASQUITH SUR LE FRONT BRITANNIQUE DE LA SOMME. — L'une des dernières photographies du premier ministre anglais, prise lors de sa récente visite sur le front anglais de la Somme. On sait que M. Asquith, qui a trois fils au front, vient d'apprendre la mort de son aîné, tombé au champ d'honneur.



LES AUTOS BLINDÉES DE L'ARMÉE BRITANNIQUE. — Les ceters-silars, tracteurs pour artillerie lourde, munis de roues spéciales, dites « chenilles », permettant de franchir les fossés et les obstacles. C'est sur ce modèle qu'ont été construites les automobiles blindées dont ont parlé les récents communiqués.



DANS LES VILLAGES QUE L'ENNEMI ABANDONNE. — Comme leurs aînés, les petits enfants de France sont gais et aiment à plaisanter! « Kamerad, maman!... » : Dans les villages en ruines de la Somme que les Allemands ont dû évacuer sous la furieuse poussée de nos troupes, c'est par ces mots si connus que les babies, parodiant le geste qu'ils ont vu faire aux soldats du Kaiser, ont l'habitude maintenant d'accueillir les réprimandes. Et les mamans, désarmées, pardonnent...



Un bataillon crétois, rallié au Comité de Défense nationale, quitte la préfecture



Devant le quartier général français, les Crétois acclament longuement et très chaleureusement les puissances de l'Entente.



Les troupes royales grecques, qui avaient tout d'abord adopté une attitude hostile, après leur désarmement.



Les soldats des mêmes corps, sont dirigés vers le port, où ils vont s'embarquer.

CENSURE



Distribution de vêtements faite aux enfants pauvres de la ville, dans la propriété du baron de Reinach.



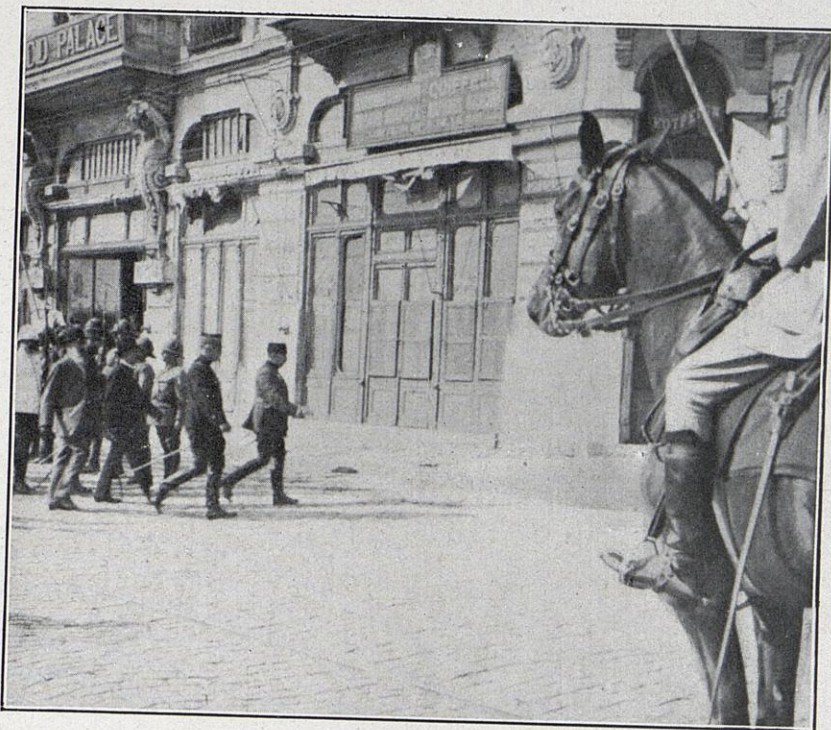
L'escorte du général Sarrail pendant que le commandant des troupes alliées attend l'arrivée du dernier contingent italien.



La cavalerie italienne, après son débarquement, défile à travers les rues de Salonique.



Un opérateur de cinéma italien prend le défilé des troupes de son pays.

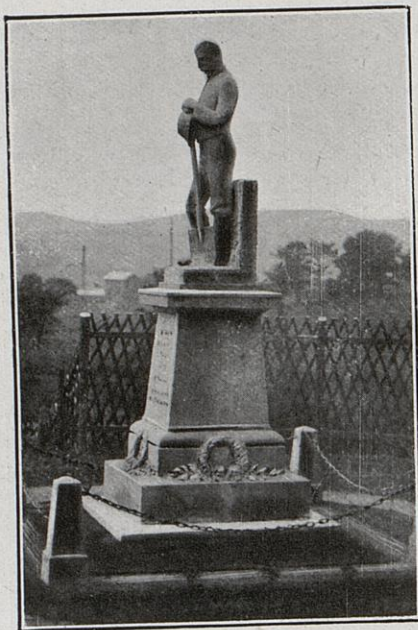


Essad-Pacha, accompagné par le général Sarrail, gagne l'hôtel où il va résider.



SUR LE FRONT DE MACÉDOINE. — Mise en batterie de mitrailleuses par nos soldats au cours du combat où ils s'emparèrent, en coopération avec les troupes britanniques, du village de Yenimah.

DANS LE CAMP DE SALONIQUE ET SUR LE FRONT DE BATAILLE.



Au camp de Meschede. — A la mémoire de leurs camarades décédés en captivité, les prisonniers du camp de Meschede (Allemagne) ont eu la pieuse pensée d'élever un monument, dû au ciseau de M. E. Guinet, prisonnier en ce camp.



Aux champs de bataille de la Marne. — Le pèlerinage au cimetière de Barcy, sous la direction du lieutenant Bourgeois, de la Fédération nationale des Sociétés de Préparation militaire. A la fin de la cérémonie, le lieutenant Bourgeois fit, dans ce cadre singulièrement évocateur, une historique de la bataille de la Marne, qui souleva dans la jeune assistance une émotion intense.



Le sergent aviateur Roger Ronserail qui descendit, à Bischwiller (Alsace), le pilote allemand Kandulski, vainqueur de Pégoud. Son brillant exploit a valu au sergent Ronserail la médaille militaire et une troisième citation à l'ordre du jour.

LES LIVRES NOUVEAUX

Vous ne vous étonnez plus du sublime, n'est-ce pas ? Nos défenseurs en ont mis partout et il n'est point une heure de cette dure et longue lutte qui n'en ait sa part. Il est aisé de le constater, en ouvrant : *Les Impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, par Henry d'Estre, Plon, édit. ; en feuilletant le volume de Owen-Spencer Watkins : *Avec les Français en France*, Berger-Levrault, édit. ; en parcourant : *Le Carnet de route d'un officier d'Alpins*, et les passionnants souvenirs d'un cavalier devenu fantassin, *Etapas et Combats* par M. Christian Mallet (Plon, édit.).

Du sublime, en voulez-vous encore ? *Les Impressions de guerre de Prêtres-soldats*, recueillies par M. de Grandmaison, le savant directeur de ce recueil

de haute vulgarisation : *Les Etudes*, vous en fourniront (Plon, édit.).

Ceux qui écrivirent ces pages datées de la tranchée ou de l'ambulance, et souvent maculées de boue et de sang, hommes de vie intérieure, appliqués à combattre les combats de l'âme, ont eu souci du dedans plus que du dehors. Ces *Impressions* ne font donc double emploi avec aucune de celles déjà publiées. Elles redressent et serviront à réfuter des erreurs tendancieusement répandues. Plus de 1.200 religieux ont succombé depuis le début des hostilités et comme dit M. Alexandre Hepp : « *Les curés ont su prouver qu'ils savaient eux aussi combattre et mourir en héros* ».

Les Lettres héroïques (Berger-Levrault) sont, à un autre point de vue, très significatives. Pour apprécier la différence de mentalité existant entre germanis et

français, il n'y a qu'à comparer ces *Lettres héroïques* avec les échantillons de la littérature épistolaire des soldats boches.

Rédigées sans préoccupation de style, par besoin de soulager un cœur trop gonflé d'émotion, de faire partager à ceux que l'on aime l'enthousiasme dont on est plein, les missives de nos combattants sont des plus touchantes et des plus belles. Voici quelques lignes, que je recueille au hasard, et qu'un fils adresse à son père :

(A suivre.) Paul D'ABBES

ÉCHOS

CARNET DE DEUIL

Nous avons eu le regret d'apprendre la mort de M. F. Lagrange qui, depuis 1906, dirigeait le *Trianon Lyrique*. Dans ce théâtre qu'il avait consacré à la mu-

sique, il défendait avec obstination et intelligence les traditions lyriques.

Bien que ne disposant que de faibles moyens, il avait su attirer un public nombreux et fidèle, auquel il offrait des représentations simples, mais solidement préparées, respectueuses de l'œuvre et du compositeur ; l'orchestre était peu nombreux, mais bien conduit, les comédiens et les chanteurs aimaient ce qu'ils jouaient, et le défendaient avec un ensemble trop rarement constaté ailleurs.

La ville de Paris accordait à M. F. Lagrange une subvention pour bien marquer qu'il était un bon et vaillant serviteur de la musique française.

SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

* RÉBUS *



RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

Adresser tout ce qui concerne cette partie (problèmes, solutions, etc.) à M. Ch. Cornet, au *Monde Illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

DEUXIÈME CONCOURS

(Voir les prix et les conditions dans le n° du 15 juillet)

37. — ENIGME

par E. Francoulon.

Avec ma sœur j'habite au pays de la lune
Car près d'elle je tiens ma place au firmament ;
Sur la terre je suis ou blanche, ou noire, ou brune,
Et lourde, en vérité, je marche lentement.

Le Gérant : Maurice JACOB.

38. — VERS CACHÉ

Prenez un mot à chacun des proverbes ci-dessous de façon à obtenir un vers connu d'une des fables de La Fontaine.

1. — Point de beau jeu s'il ne dure peu.
2. — En toute chose il faut considérer la fin.
3. — Autant de têtes autant d'avis.
4. — Mieux vaut un livre qu'une bonne mémoire.
5. — A un même clou on ne pend pas tout.
6. — On ne peut sonner et aller à la procession.
7. — Qui veut bien payer, bien se doit obliger.
8. — Le mauvais vase empire tout ce qu'on y met.
9. — Qui a choix prend le pire.
10. — Le monde est rond, qui ne sait nager va au fond.

39. — CHARADE ALPHABÉTIQUE

Je viens ici, lecteur, en bravant l'orthographe,
Te présenter un jeu.

- J'énumère des mots et puis je les agrafe,
Veuillez écouter un peu :
- Grâce à moi les Etats peuvent être prospères,
J'enrichis les nations.
 - Et moi, je suis classé, par toutes les grammaires
Dans les prépositions.
 - A tout être vivant je suis indispensable,
Sans moi tout serait mort.
 - Demoiselle je suis, ça c'est indiscutable,
Et je frappe bien fort.
 - Enfin, pour terminer, je suis une province
En un pays du Nord.
 - Mais cependant, lecteur, comme je suis bon prince,
Je veux t'aider encore :
- Réunis en un tout ces lettres que j'épèle,
Aussitôt tu verras
Apparaître le nom d'une ville fort belle,
Es-tu dans l'embarras ?

40. — METAGRAMME

Auprès du feu
Quand au dehors il neige et glace
On aime à trouver cette place
Auprès du feu.
En pleine mer
Ce qu'est le port où l'on aspire,
Quand longtemps vogue le navire
En pleine mer.
Ce que l'on sent
Lorsqu'on a fauché la prairie
Et qu'on entre dans l'écurie
Ce que l'on sent.
A nos enfants
Nous devons le faire sans cesse,
Prodiguons-le dans leur jeunesse
A nos enfants.

41. — CHARADE EXPRESS

par E. Francoulon.

Un : c'est mensonge assurément.
Deux : chef-lieu d'arrondissement.
Tout : de couleur, fendillement.

Solutions des Récréations du 22 juillet.

12. — 1. — P 8 T D fait F 1. — R 1 FR (a, b).
2. — P 8 C D fait D éch. 2. — R 2 FR.
3. — F 5 D éch. et mat

(a)
1. — 1. — R 1 R
2. — R 6 R 2. — R joue.
3. — P 8 CD fait D éch. et mat.

(b)
1. — 1. — R 1 CR
2. — R 6 C R 2. — R joue.
3. — P 8 C D fait D éch. et mat.

13. — Ver-rat — verrat.
14. — 1. — Rapine, panier.
2. — Éternité, reinette.
15. — Commode.
16. — Lièvre, livre, lire, lie, li.

SOLUTION DU RÉBUS DU 26 AOUT

Voilà nos amis Italiens sur la route de Trieste ; ils y recueillent les fruits glorieux de leur courage et de leur persévérance.

Voile — anneaux à mi — ZI tas lie 1 sur la route de Trieste — ile ZI — RE cueille les fruits — GLO rit — œufs — 2 — l'heure court à G — 2 — l'Eure père sévère — anse.

Réponses reçues :

L'Edipe du Café de l'Univers, au Mans (à un mot près) ; Le Pérot de Nini et de Kiki ; Savy, à Marseille ; Bousselin, à Auxerre ; Mayeras ; A. Bahut ; Le Lapin de Montroy ; Le Devin d'Agonges ; La Femme à Fernand, à Niort ; Les S pris de vin du Café Couderc, à Gimont ; Les Martyrs du Café de la Paix, à Fougères ; Un Targuet de Marvejols (très légère variante) ; Thourrel, à Epinay-sur-Orge (variante) ; Café de la Place d'Armes, à Roanne ; Eguin, à Pontivy (idem) ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx (idem) ; Le Vitte, à Montoux ; Géodag, à Cherbourg ; Leydet, Bar Idéal, à Aix-en-Provence (variante) ; Sérangil, à Carcassonne ; Les Abrutis G. P. C., Café Ramollot, à Ouveillan (à un mot près) ; Jan de Pibolle, Café du Grand-Balcon, à Bayonne (légère variante) ; E. Francoulon, à Castelmoron ; Paul Descouretures, au 47^e territorial ; Café Gouzes, à Laurens ; Brasserie Lorraine, à Alger ; Mac Haroni, Grand Café de Madrid, à Tunis (variante) ; L'Edipe du Prémasset ; Laie Rame au lit du Café Paré, à Banyuls-dels-Aspres (à un mot près) ; Tec Fonduer, à Ruell.

Imp. E. DESFOSSÉS, 13, quai Voltaire.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DIRECTEURS :
H. DUPUY-MAZUEL & JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général : ROBERT DESFOSSÉS



NOTRE OFFENSIVE DE LA SOMME. — Des convois de ravitaillement de mitrailleuses se rendent, en files ininterrompues, sur la ligne de feu.

VIN GÉNÉREUX
TRÈS RICHE
EN QUINQUINA

BYRRH

SE CONSOMME
EN FAMILLE
COMME AU CAFÉ

... Pour avoir toujours
du Café Délicieux ...



Grande Cafétérie MASSET

149 et 143, Rue Ste-Catherine. — BORDEAUX
Prix des CAFÉS MASSET Torréfiés

N°	QUALITÉS	MÉLANGES GARANTIS	LES 2 K. 500	LES 4 K. 500
			Francs Gare	Francs Gare
4	Extra fin.	Caracas, Honduras, Mexique	11' » 2' 20	18' 90 2' 10
3	Extrasup.	Saint-Marie, San-Salvador	12' » 2' 40	20' 70 2' 30
2	G ^e arôme	Costa-Rica, Mysore, Guadeloupe	13' 50 2' 70	23' 40 2' 00
1	Excelsior	Bourbon, Martinique, Moka, Salem	16' » 3' 20	2' » 3' »

Expédition dans toute la France, FRANCO port et emballage, contre mandat-poste, par colis postaux de 3 k. 500 et 4 k. 500.
Envoi du Prix-Courant des Cafés VERTS, sans frais, à toute demande

VITTEL
"GRANDE
SOURCE,"
EAU de TABLE et de RÉGIME
des ARTHRIQUES

L'APPLICATION DU
CARBURATEUR

Zénith



à la presque totalité
des AVIONS MILITAIRES leur a
donné les qualités qu'ont les mil-
liers de voitures qui sont munies
de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH, Siège social et Usines :
51, Chemin Feuillat, LYON

Maison à PARIS, 15, rue du Débarcadère

Usines et Succursales : LYON, Paris, Londres, Bruxelles,
La Haye, Milan, Détroit, New-York, Genève, TurinLe Siège social de Lyon répond par courrier à toutes de-
mandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

ENTÉRITES

et MALADIES GASTRO-INTESTINALES
Diarrhée verte des nourrissons, Entérite muco-
membraneuse, tuberculeuse; Constipation,
Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde,
Maladies de la Peau, Aoné, Eczéma, Furoncles, etc.

GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'

ANIODOL

Le PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE
sans Mercure ni CuivreRéalissant sûrement l'antiseptisme intestinale,
à la dose de 50 à 100 gouttes par jour
d'ANIODOL INTERNE

dans une tasse de fleurs d'oranger.

Prix 3.50 dans toutes Pharmacies. — Renseignements et Brochures :
8^e de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, Paris

LES MEILLEURES BOISSONS CHAUDES

Contre mandat de 1 franc adressé à l'Administration,
2, Rue du Colonel-Renard, à Meudon (Seine-et-Oise),
vous recevrez franco une boîte d'échantillons assortis.
EN VENTE CHEZ KIRBY, BEARD & Co, 5, rue Aubert, Paris
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

Nouvelle MONTRE-BRACELET

FERMETURE AUTOMATIQUE
Mouvement chronométrique à ancre,
15 rubis, garanti 10 ans. Se fait en
métal et argent uni ou sujets relief.
MONTRE-BRACELET réclame
vendue prix de fabrique,
cadran heures lumineuses. 19'50
Garantie 5 ans.
VERRE GARANTI INCASSABLE
Grand choix de Montres et Bijoux
d'actualité. Montres pour aveugles.
Montres-Réveils, etc.
Demandez le Catalogue illustré au
6^e COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
19, Rue de Belfort, à BESANÇON (Doubs).

La Pommade Philocombe Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche
les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser, les fait
repousser abondants et soyeux après la 3^e friction. Dépôt
soies Ph^{os}. F^o poste 2'35. — 12 fr. les Six pots. Adr.
comm. au Laboratoire **GRANDCLÉMENT, 10RGELET (Jura)**.
Étranger: 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

CORS AUX PIEDS
Suppression radicale en 6 jours par la
TOPIQUE des CHARTREUX
Frédéric MOREAU
à CLISSON (Loire-Inf^{re})

OLIBET
PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE
PRODUCTION QUOTIDIENNE
30.000 KILOS DE BISCUITS.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES
MAISONS de fournitures photographiques.
Exiger la marque.

AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUCICAUT

PARIS

Lundi 2 Octobre

et jours suivants

EXPOSITION GÉNÉRALE

des

Premières Nouveautés de la Saison

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

LE GLYPHOSCOPE RICHARD10, RUE HALÉVY
(OPÉRA).Demander notice:
25, rue Mélingue
PARIS.**LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet**

LES TYPES DE LA GUERRE. — X. — LE CRIEUR DE JOURNAUX

C'est le négociant protéiforme, de cinq à soixante-quinze ans, gosse, vieillard, homme, femme, auvergnat — qui vend à onze heures *Paris-Midi*, à quatre le Communiqué de Trois heures (Intransigence) et qui fait de bonnes affaires car le Parisien, en outre de son journal du matin, qu'il prend toujours au même kiosque, achète des feuilles toute la journée et dans tous les quartiers; il lit debout, couché, assis, en marchant, en mangeant, à pied, à bicyclette, en voiture. Il n'y a que le crieur qui ne lit pas... souvent parce qu'il ne sait pas son alphabet.

EAU DE LEHELLE
Arrête les PERTES, CRACHEMENTS de
SANG, HÉMORRAGIES INTESTINALES
DYSSENTERIES etc. Flacon 5 fr. Franco
PARIS-Ph^{os} **SEGUIN-165 R. SAINT-HONORE**

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule en TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.
1^{re} Qualité: Marque Or. 2^{me} Qualité: Marque rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons
de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros: La Touriste, Paris.

Perles Leuret

FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G.

Bureaux et Magasins:

94, Boulevard de Sébastopol, PARIS

USINE A NOGENT-SUR-MARNE (Seine)

Les Colliers en PERLES LEURET sont
les seuls pouvant supporter la comparai-
son avec les perles fines, car ils ont un
Orient inimitable.

Le Collier parfait monture argent 4.50
Le Collier extra monture argent 7.50
Le Collier extra monture or. . . 15.50

Villacabras

PROPRIÉTÉ FRANÇAISE

LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE

DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

CHOCOLAT LOMBART**Coaltar Saponiné Le Beuf**antiseptique, détersif
ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées,
aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAR**
LE BEUF, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a natu-
rellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette.
Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit,
pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a
fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'éti-
quette la signature de l'inventeur: **Ferd. LE BEUF**, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

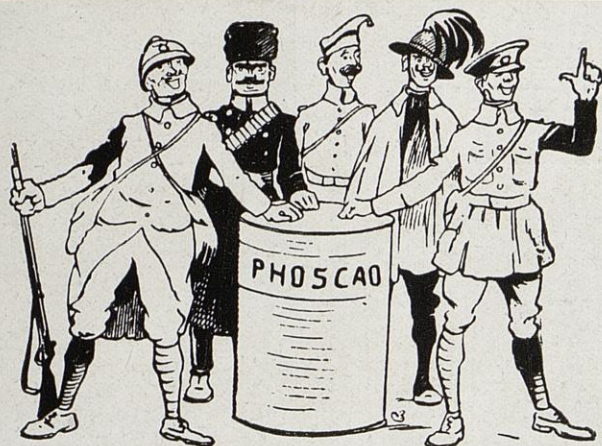
ASTHME ESPIC
Soulagement et Guérison
par les Cigarettes ou la Poudre
2 fr. la boîte. Se trouvent dans les hôpitaux et pharmacies.
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

BOUSQUIN PÂTES ET FARINES SPÉCIALES
POUR LES ENFANTS
LES ESTOMACS DÉLICATS
LES DIABÉTIQUES, etc.
PARIS. 25, Gal. Vivienne, Catal. éco.

FLORÉINE
CRÈME DE BEAUTÉ
REND LA PEAU DOUCE
FRAICHE PARFUMÉE

Toilette intime GYRALDOSE
SUPPRIME PERTES et TOUS MALAISES
Communication à l'ACADÉMIE DE MÉDECINE
Laborat. de l'URODONAL, 24, R. de Valenciennes, Paris.
Boîte 4 fr.; les 5: 17'50; Étranger 4'50; les 5: 21 fr.

AVARIE GUÉRISON DÉFINITIVE.
SÉRIEUSE,
sans rechûte possible par les
COMPRIMÉS de GIBERT
606 absorbable sans piqure
Traitement facile et discret même en voyage.
Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 franco contre mandat
(nous n'expédions pas contre remboursement).
Pharmacie GIBERT, 18, rue d'Aubagne - MARSEILLE



Dans les tranchées, comme dans les hôpitaux et les ambulances militaires des armées alliées, les soldats, les blessés et les convalescents sont unanimes à reconnaître que le Phoscao est le plus puissant des reconstituants en même temps que le plus exquis des déjeuners.

SI VOUS SOUFFREZ DE L'ESTOMAC

si vous digérez difficilement, si vous avez des tiraillements, des pesanteurs, des crampes, des renvois, des vertiges, des insomnies, etc., n'hésitez pas à vous mettre au régime du délicieux Phoscao et en quelques jours ces maux auront complètement disparu et votre estomac fonctionnera à nouveau normalement. Le Phoscao assure des digestions régulières; il régénère le sang et fortifie les nerfs; c'est l'aliment idéal des anémisés, des convalescents, des surmenés et des vieillards.

ENVOI GRATIS D'UNE BOÎTE-ÉCHANTILLON. Écrire :

PHOSCAO

9, Rue Frédéric-Bastiat, Paris.

EN VENTE : Pharmacies et Épiceries : 2.45 la boîte.

N. B. — Dans les colis que vous envoyez aux soldats, n'oubliez pas de mettre une boîte de Phoscao et une boîte de Croquettes de Phoscao.

SI VOUS ÊTES ATTEINT DE HERNIE

VOUS DEVEZ PORTER LE NOUVEL APPAREIL PNEUMATIQUE Imperméable et sans Ressort de A. CLAVERIE

(Breveté S.G.D.G. dans tous les pays du monde)

Parce que c'est le seul appareil simple, pratique et *vraiment perfectionné*;
Parce que c'est le seul qui soit à la fois efficace et *toujours facilement supporté*;
Parce que c'est le seul qui assure une contention *intégrale, absolue et toujours garantie* ainsi que la *réduction radicale* de la hernie, quels qu'en soient le caractère et le volume;

Parce que c'est le seul qui permette aux blessés de se livrer *aux travaux les plus pénibles* sans ressentir aucune gêne et sans même s'apercevoir de la présence de leur bandage. Du reste, c'est le seul appareil *qui ait fait ses preuves*, car, outre qu'il a été appliqué dans tous les pays du monde à plus de *deux millions de blessés*, il est journellement recommandé par plus de *5.000 Docteurs-Médecins*.

Aussi, toutes les personnes atteintes de Hernies doivent faire l'essai de cette merveilleuse création et rendre une visite au renommé Spécialiste

M. A. CLAVERIE

234, Faubourg St-Martin, 234

Angle de la rue Lafayette

PARIS

où tous les renseignements leur seront donnés gracieusement tous les jours, même : : : Dimanches et Fêtes, de 9 heures du matin à 7 heures du soir. : : :

En Province, l'application des « Appareils Clavierie » est faite lors des passages des spécialistes collaborateurs de M. A. CLAVERIE.

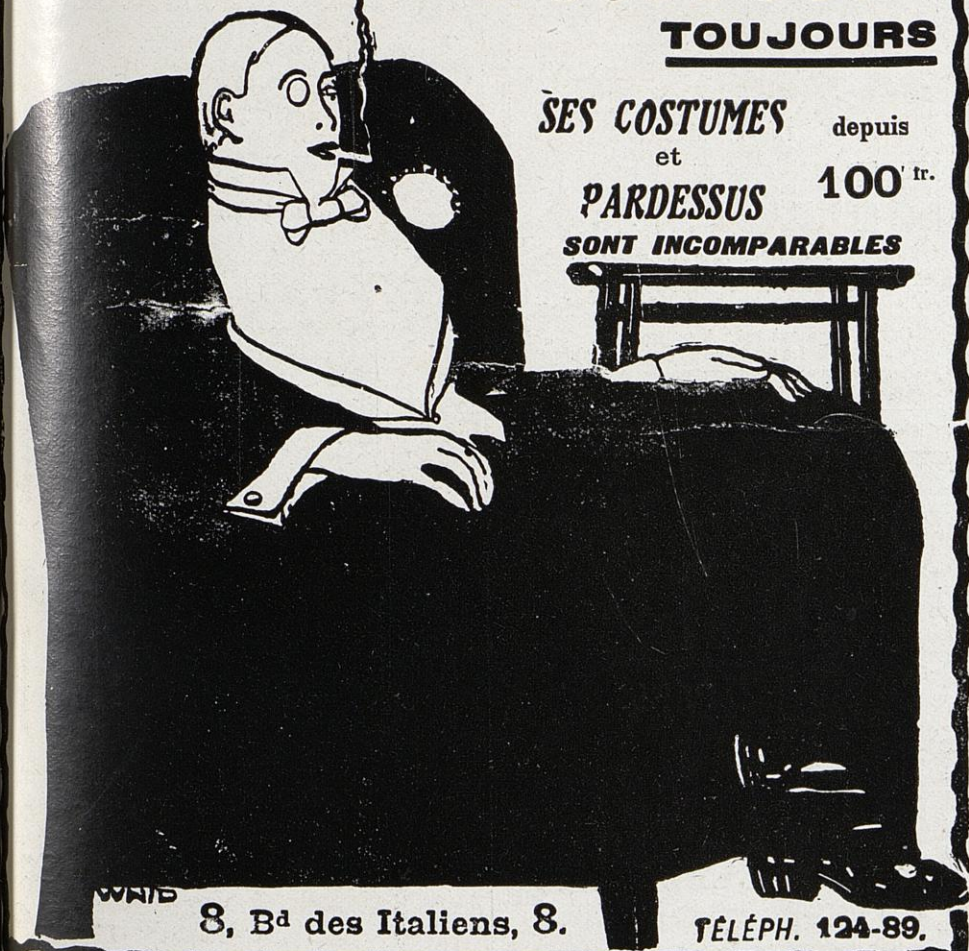
Malgré la situation actuelle, ces passages ont lieu régulièrement, dans les villes principales tous les deux mois. (Demander les dates.)

Dans un but humanitaire, la nouvelle édition du « Traité de la Hernie », important ouvrage de 160 pages, orné de 150 photographies, sera envoyée gratuitement et discrètement sur demande à M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.

Téléphone : NORD 03-71. — Adresse télégraphique : VERICLA-PARIS

LE JEUNE habille très chic et correct TOUJOURS

SES COSTUMES depuis
et 100 fr.
PARDESSUS
SONT INCOMPARABLES



8, Bd des Italiens, 8.

TÉLÉPH. 124-89.

Pour sa sécurité
on a besoin de connaître l'heure exacte
le jour et la nuit.



LA MONTRE



OMEGA

Bracelet cuir, depuis 52 fr. Cadran lumineux, depuis 61 fr.
chez KIRBY, BEARD & C^o L^o 5, Rue Auber, PARIS
et chez les meilleurs horlogers du monde entier.
Sur demande envoi franco du Catalogue N^o 26

CADRAN
LUMINEUX

La Seringue à Jet rotatif MARVEL
est recommandée depuis 20 ans par les médecins de tous pays pour le traitement des malaises de la femme et pour la toilette quotidienne.

Exiger le nom MARVEL sur la poire

Prix franco : 18 fr. — Notice gratis.
MARVEL (Service A B)
20, rue Godot-de-Mauroi.

Il n'est pas, pour se raser, de lames mieux finies, plus tranchantes, plus parfaites que celles du

Gillette
RASOIR DE SURETÉ

En vente partout. Depuis 25 fr. complet. Catalogue illustré franco sur demande mentionnant le nom de ce Journal.
RASOIR GILLETTE, 17^{bis}, rue la Boétie, PARIS et à Londres, Boston, Montréal.

Gillette
MARQUE DE FABRIQUE

*Soignez vos Convalescents
Sustentez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis*

Par le **VIN AROUD**
VIANDÉ — QUINA — FER
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.

**OBESITÉ
LIN-TARIN**
CONSTIPATION

HERNIE

Le Bandage MEYRIGNAC est le seul appareil sérieux recommandé par toutes les sommités médicales.
Supprime les Sous-Guisses et le Terrible Ressort Dorsal.
ENVOI GRATUIT DU TRAITE SUR LA HERNIE.
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.
MEYRIGNAC. Breveté. 229, r. St-Honoré, Paris (Tuileries)

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement AUX
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.
VENTE EN GROS :
8, RUE VIVIANNE, PARIS.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & C^{ie}
Dépuratif par excellence

POUR LES ENFANTS POUR LES ADULTES

Dans toutes les Pharmacies.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & C^{ie}
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

le Lilas
DE
RIGAUD
PARFUMEUR
16, RUE DE LA PAIX
PARIS

LAVEZ vos DENTS
COMME vos MAINS.
avec le
savon en pâte

Gibbs

DENTIFRICE
PÂTE - SAVON

Le savon seul est nécessaire pour les dents car seul il peut dissoudre les matières grasses des aliments dont la corruption inévitable dans la bouche est la cause essentielle de la carie des dents.

Lavez vos dents matin et soir.
Lavez-les après chaque repas.

Catalogue et échantillons contre 0.50 à
P. THIBAUD et C^{ie} 7^{bis} rue de la Boétie PARIS

LIQUEUR
Crée en 1812
BRUN-PEROD
VÉRITABLE CHINA CHINA
VOIRON (1828)

70 ANNÉES DE SUCCÈS
L'Alcool de Menthe de
RICQLÈS
stimule l'estomac,
guérit les indigestions,
dissipe les nausées.

L'Alcool de Menthe de
RICQLÈS
conserve les dents,
assainit la bouche,
préserve des épidémies.

Son usage est très économique.
Il s'emploie à faible dose (dix à vingt gouttes).

POUDRE DE RIZ
AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

RHUM ST-JAMES

RHUM PLANTATIONS ST-JAMES

RHUM des Plantations SAINT-JAMES

Les Plantations St-James doivent leur vieille réputation dans les Antilles à leurs Rhums placés au premier rang par leur finesse et leur arôme.

The St-James Plantations owe to the superior quality of their rhums the old established reputation in which they are held in the West Indies.

SEUL IMPORTATEUR
P. LANDRY, St-James (Antilles)
ST-PIERRE-MARTINIQUE, PARIS
MARSEILLE, BORDEAUX, LONDRES

« St James
ce prestigieux pays des Antilles est le lieu
d'origine des premiers Rhums du Monde. »

AU LOUVRE
PARIS **LUNDI 2 OCTOBRE** PARIS
EXPOSITION GÉNÉRALE
des Nouveautés d'Hiver

GLOBÉOL donne de la force

Le Tonique
qui doit être pris
par tous
chaque jour.

Anémie
Tuberculose
Convalescence
Neurasthénie
Maladies des Nerfs
Insomnies
Épuisement nerveux
Paralysies
Tabes

Le GLOBÉOL

le plus puissant reconstituant du monde, tonique excellent du cœur, du muscle et des nerfs, forme à lui seul tout un traitement très complet de l'anémie. Il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, laisse un sentiment de bien-être, de vigueur et de santé. Spécifique de l'épuisement nerveux, le GLOBÉOL régénère et nourrit les nerfs, reconstitue la substance grise du cerveau, rend l'esprit lucide, intensifie la puissance de travail intellectuel et élève le potentiel nerveux. Il augmente la force de vivre.

TONIQUE VIVIFIANT

abrège

la Convalescence

Un blessé alcoolique est deux fois blessé.

Un blessé globéolisé n'est qu'un demi-blessé.

Communication
à l'Académie
de Médecine.
(7 juillet 1910)

LES 1/2 BLESSÉS

On dit d'un alcoolique blessé qu'il est « blessé doublement ». Si paradoxale qu'elle puisse paraître, cette formule est l'expression de la vérité, en ce sens que l'imprégnation alcoolique rend la blessure plus grave, l'intervention chirurgicale plus aléatoire ou plus scabreuse, la guérison moins sûre ou moins rapide.

Pourquoi ? Parce que l'alcool, qui ne s'élimine jamais totalement, quoi qu'on en dise, par les voies respiratoires, s'incorpore aux cellules qu'il altère peu à peu et dont il augmente ainsi la vulnérabilité. Et, comme il se fixe de préférence, par affinité élective, sur le tissu nerveux, lieu géométrique du dynamisme vital, la résistance du sujet en est nécessairement amoindrie. Devenu *ipso facto* plus instable, plus sensible aux vibrations aberrantes, il supporte d'autant moins l'ébranlement (shock) traumatique dont on souffre (et dont on meurt) plutôt encore que de la lésion proprement dite, que la pulpe cérébrale, qui est pour ainsi dire la fleur épanouie de l'arborisation nerveuse, est elle-même intoxiquée. En d'autres termes, par le fait seul d'avoir macéré dans un plasma alcoolisé, la fragilité des plus nobles éléments anatomiques s'accroît, tandis que s'affaiblissent les réactions défensives. Réellement la blessure est double.

On ne le constata, hélas ! que trop souvent dans les ambulances du front et de l'arrière. C'est une erreur, en effet, de croire que, seuls, les « poivrots » sont alcooliques. Fût-ce

à doses soi-disant inoffensives, l'absorption habituelle de l'alcool, sous forme surtout « d'apéros » ou de petits verres, finit, à la longue, par amener l'intoxication *totius substantiæ* avec ses désastreuses conséquences. D'où la gravité du cas de tant de blessés qui jurent leurs grands dieux qu'ils ne se sont jamais saoulés, — et qui ne mentent pas. Leur sang n'en est pas moins empoisonné.

Mais ici une question se pose. Si la présence dans le sang de traces résiduelles d'un poison, assez peu violent, somme toute, pour pouvoir jouer, dans certaines conditions, le rôle d'aliment, suffit pour rompre l'équilibre biologique et mettre le plus costaud en état d'infériorité, pourquoi la contrepartie ne serait-elle pas vraie ? Autrement dit l'introduction dans le torrent circulatoire d'un toxique approprié doit accroître la résistance de l'organisme de la même façon que l'alcool la diminuerait.

Ceci n'est pas seulement une présomption conjecturale, une vue de l'esprit. C'est un fait, une vérité physiologique. Quiconque connaît le Globéol, quiconque surtout a eu l'occasion d'en expérimenter l'action miraculeuse sait de ce chef à quoi s'en tenir.

Condensant sous le minimum de volume tout ce qui donne au sang vivant ses vertus nutritives, reconstituantes, galvanisatrices, antitoxiques et phagocènes, le Globéol consolide les cellules, gonfle les muscles, raffermi les nerfs, et porte *ipso facto* le ressort vital au maximum de tension.

Et, comme le cerveau qui s'alimente aux mêmes sources que les autres tissus subit également son influence la confiance en soi, l'espoir et la volonté de vivre s'exaltent du

même coup, tandis que s'évanouissent les idées noires et la neurasthénie.

Si donc un blessé alcoolique est un *double blessé*, le blessé saturé de Globéol n'est qu'un *demi-blessé*. Non pas, sans doute, que la violence du traumatisme soit amortie, ni que les désordres qui fatalement s'ensuivent puissent être esquivés. Mais la globéolisation a au moins l'inappréciable propriété de mettre le patient en mesure de réagir, avec plus de vigueur, et surtout, en raison de la richesse et de la pureté du flot nourricier où baignent toutes ses cellules, de réduire le stock nerveux à sa plus simple expression. Le Globéolisé, dirait un boxeur, « encaisse » mieux...

En résumé, si l'alcool augmente la vulnérabilité et diminue la résistance du blessé, le Globéol par contre le fortifie, et pardonnez l'audacieux néologisme, le « dévulnère » favorisant ainsi sa guérison.

On ne dira pas, j'imagine, que la chose manque d'actualité.

Docteur J.-I.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Établissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : gares Nord et Est). Le flacon franco 6 fr. 50 ; la cure intégrale (4 flacons) franco 24 francs, (Envoi par poste recommandé.) Pas d'envoi contre remboursement.

Un homme globéolisé en vaut deux

LE CRAYON PAPIER

SE TAILLE
EN COUPANT
ENTRE
DEUX TROUS
UNE
BANDELETTE
DE
PAPIER
QU'IL SUFFIT
DE
DÉROULER

